

GRÜNFELDER (EUGÈNE)

Châlons 1871-1874.

Le 4 décembre dernier, quelques camarades et moi accompagnions, à sa dernière demeure, notre regretté ami Grünfelder, mort dans des circonstances particulièrement douloureuses.

La terrible maladie qui l'avait atteint, il y a bientôt trois ans, en pleine vigueur, ne devait pas lui pardonner, et ses dernières années n'ont été pour notre infortuné camarade qu'une longue et affligeante agonie.

Tous ceux qui ont connu Grünfelder ont apprécié son excellent cœur et son esprit de dévouement sans limite, qui étaient les côtés saillants de son caractère si éminemment sympathique.

Grünfelder, né en Alsace, était resté orphelin de bonne heure; il fut recueilli et élevé par un de ses oncles, chargé lui-même d'une nombreuse famille, mais qui n'épargna rien cependant pour faire donner à son jeune neveu une éducation en rapport avec sa précoce intelligence et son goût pour le travail. Aussi quelle inaltérable reconnaissance mon ami avait conservée à la mémoire de son bienfaiteur! Avec quelle émotion il aimait à rappeler son cher souvenir!

Grünfelder entra à l'École de Châlons en 1871, et fit, en 1875, après l'accomplissement de son volontariat d'un an, ses premières armes dans l'industrie.

Il débuta dans la fabrication des serrures de sûreté, où son esprit ingénieux se complut pendant un certain temps. Il fit ensuite un stage dans les bureaux de notre camarade M. Albert Cahen, et, poursuivant ses étapes, dans lesquelles il recherchait avant tout l'augmentation de son bagage de connaissances, il collabora à l'étude des machines-outils dans la maison Frey et Donnay. Il quitta cette maison pour suivre les expériences d'un inventeur aux découvertes duquel il avait foi; mais malheureusement le succès se fit attendre et ne vint pas récompenser ses laborieux efforts; il dut abandonner cette voie par trop aride.

Dans ces derniers temps, de 1883 à 1886, il occupa le poste de Directeur à la *Société des Engins Graisseurs*: il eut à y organiser la fabrication économique des paliers à graissage automatique, et à établir les séries de modèles et de prix. Il se consacra tout entier à cette tâche et s'en acquitta à sa louange.

Ce devait être là, hélas! la fin de sa trop courte carrière, car les premiers symptômes du terrible mal auquel il a succombé ne tardèrent pas à se manifester.

Mon ami avait pour notre Société des Anciens Elèves une profonde affection; il s'en montra en toute circonstance l'apôtre convaincu et ne laissa jamais échapper une occasion de faire des prosélytes. Il y donna aussi sa part de travail, et remplit pendant trois ans, avec le zèle qu'il apportait en toutes choses, les fonctions de membre et de vice-secrétaire du Comité.

Ayant vécu depuis ma sortie de l'école dans l'intimité de ce cher et regretté ami, j'ai tenu à lui adresser ici mon dernier adieu, et à rappeler en quelques mots les qualités de cette nature d'élite, qu'une cruelle maladie devait enlever prématurément à l'amitié et à l'estime de tous ceux qui l'ont connue.

Paris, le 20 décembre 1889.

J. LEROUX.